Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 207

Artikel: L'éntincelle
Autor: Delvallé, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285666

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment à le posséder plus longtemps. Le bruit de son départ jeta la consternation dans tous les cœurs. Il ne put consoler ses fidèles sujets qu'en leur disant qu'il reviendrait le plus tôt possible, dans des temps meilleurs (*). Il ne put revenir comme il l'avait dit, à cause du trouble qu'excita Napoléon Bonaparte, quand il s'évada de son île d'Elbe pour reparaître en France. Le roi Louis XVIII fut obligé de partir une seconde fois avec toute la famille royale. Il craignait de nouveaux malheurs pour la France par ce retour de l'empereur et de ses partisans, ne respirant que le sang et les carnages selon leur habitude.

Les Puissances alliées le vainquirent bientôt, dans de sanglants combats. Il fut dompté et mis en pleine déroute. Il fut pris avec sa suite et condamné par les armées victorieuses des Puissances du Nord, à être relégué dans l'île de Ste-Hélène et à perpétuité comme récidif.

Ce ne fut qu'après cette expédition des Hautes-Puissances contre ce fameux perturbateur, que les trois cantons suisses prirent définitivement possession de la Principauté de Bâle, sur la fin de l'année 1815, comme le Congrès de Vienne l'avait décidé, comme il avait été convenu au traité de Paris, ce que la Diète de Zurich avait accepté.

Le canton de Berne eut la plus grande portion, c. à d. tous les bailliages du Jura ; Bâle eut le district d'Arlesheim, Neuchâtel, une enclave près de Cressier. Quant au bailliage de Schliengen et la Prévôté d'Istein, ils avaient déjà été cédés au duché de Bade, en 1805.

FIN.

M. l'abbé Clémençon termine ses mémoires par cette note :

« Notre Prince avait ses ministres ou agents dans les cours de Rome, de Vienne, de Paris, à Wetzlar et à la diète de Ratisbonne, dans les diètes de l'Empire. Le Prince-Evêque de Bâle, siège, en cour de l'Empire, avec le prince-évêque de Liège et alternativement avec celui de Brixen ».

(*) Il est de fait que le prince-évêque ne sut pas profiter de l'enthousiasme du peuple. Arrivé à Porrentruy, où il fut reçu avec toutes les démonstrastions de respect et d'amour, où les bourgeois dételèrent son carosse, pour le conduire au palais, aux acclamations de tout un peuple en délire, le prince mécontenta tout le monde par sa pusillamité, sa mesquinerie. Il partit brusquement cinq jours après. Ces manières si timides, mais qui étaient d'un vieillard errant, mécontentèrent ses plus chauds partisans qui espéraient que le prince, rentré à Porrentruy, conserverait le siège de l'Evêché dans cette ville. Offenbourg l'emporta, puis Soleure, par la Convention de 1828.

L'ÉTINCELLE

(Conte de Noël.)

I

Dans le petit salon que depuis un an, c'est-à-dire depuis le jour où sur sa requête avait été prononcée sa séparation de corps, dans ce petit salon qu'elle ne quittait guère, Mme Brémont, allongée sur une ottomane, près de la fenêtre, lisait... elle lisait par à-coups, s'arrêtant à la fin de chaque phrase, de chaque paragraphe pour jeter un regard sur son fils André, un blondinet de cinq ans qui jouait à côté d'elle, s'amusait gravement à aligner des soldats de plomb qu'il fauchait ensuite avec un sabre de bois.

Et, lorsqu'elle se remettait à sa lecture, elle gardait au coin des lèvres comme l'empreinte d'un sourire qui, sans disparaître jamais, allait s'atténuant, s'affaiblissant, pour refleurir lorsque de nouveau elle reposait ses yeux sur la tête de l'enfant.

Comme elle tournait une page, celui-ci, qui depuis une minute la guettait, songeur, en mordillant ses ongles, lança impérativement dans le silence ce seul mot, point d'appui ordinaire de tous les efforts de ses réflexions.

— Maman !

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit-elle, en simulant l'effarement.

Dans le tintement d'un rire clair, André montra ses quenottes, puis le sabre haut :

— Dis donc, est-ce que petit Noël m'apportera un cheval de bois ?

— Je ne sais pas, mon chéri ! Peut-être si tu le lui demandes bien gentiment.

— Quand ? Tout de suite ?

— Mais non ! Quand nous serons à Noël !

— Ah ! Et... est-ce que j'aurai aussi une cuirasse ?

— Si tu es sage !...

— Ah ! alors si Noël m'apporte un cheval et une cuirasse, je servi tout à fait un soldat pas ?

— Oui mon mignon !

— Et...

L'interrogeant baby fut interrompu par l'entrée de la bonne :

— Une lettre, madame.

— Bien ! Merci !

Mais à peine Mme Brémond eut-elle regardé la suscription, qu'elle rappela la domestique qui s'éloignait :

— Louise, voulez-vous emmener André avec vous ?

Le petit bonhomme se cabra :

— Oh ! non, dis ?

Si ! si ! mon enfant. Va ! tu reviendras tout à l'heure.

Elle le leva pour l'embrasser, le reconduisit elle-même jusqu'à la porte, et dès qu'elle fut seule, elle demeura toute droite au milieu de la pièce, tenant la lettre de ses deux mains, qu'agitait un léger tremblement.

Elle examinait le pli sans oser le décacheter, retenue, paralysée autant par l'émotion que par la crainte de l'imprévu, l'appréhension de quelque nouvelle douleur.

Enfin elle déchira l'enveloppe, et déplia d'un geste hésitant le papier dont elle parcourut la teneur hâtivement, puisqu'elle relut ensuite à mi-voix, comme si pour comprendre, elle n'avait point assez de ses yeux obscurcis par les larmes.

« Madeleine. »

Ce nom qui se détachait seul, dans le blanc, tout en haut de la page, lui mit sur la nuque un frisson. Elle l'avait entendu, certes, mais jamais, non jamais, elle en était certaine, elle ne l'avait vu tracé ainsi, et elle eut préféré une dureté, un « Madame », ou rien même, à cette incomplète évocation des jours meilleurs.

— Madeleine, répéta-t-elle dans une plainte.

Et elle poursuivit, en pesant chaque mot :

« J'espère que quels que soient devenus vos sentiments à mon égard, que quel que soit le bien-fondé de vos griefs et la juste tenacité de votre rancune, vous n'avez pas été jusqu'à croire que c'est par oubli, par négligence ou par indifférence que je ne suis pas venu, ainsi que m'y a autorisé la loi, passer avec notre fils l'après-midi du dernier dimanche. Sachant combien ma présence vous est importune, et ne voulant pas d'ailleurs outrepasser mes droits qui limitent strictement à deux mes visites mensuelles, j'ai pensé non point que vous me permettriez d'en augmenter le nombre, mais que peut-être vous consentiriez à considérer comme valable encore l'autorisation dont je n'ai point profité. Je vous supplie donc, à la place de cette après-midi dont je me suis privé, de m'accorder demain soir, veille de Noël, ne serait-ce qu'une demi-heure, l'accès de votre domicile afin que je puisse comme autrefois préparer de mes mains à notre cher petit les joies de son réveil... J'attends la réponse.

« Votre toujours dévoué

« Jacques Brémond. »

Comme autrefois !

Madeleine eut un long sanglot :

— Et moi qui l'accusais, soupira-t-elle.

Les battements de son cœur soulevaient sa poitrine, l'oppressaient à ce point que, prise de faiblessse, elle s'affaissa dans un fauteuil ; la tête inclinée, les bras raidis, les mains jointes froissant de leur contact la lettre étalée sur ses genoux, elle eut cette perception très nette que tout ce qui l'entourait s'abîmait dans une tristesse infinie.

Comme autrefois !

Il lui sembla qu'elle priait... et tout à

Les livres arrivèrent. Au lieu de deux ou trois brochures attendues, le commissionnaire apporta un volumineux colis.

L'étonnement de Mme Calvignac fut grand ; elle ne voulait pas que l'achat fantaisiste des bouquins fut chiffré sur le registre du budget, et elle s'était réservé d'en acquitter le montant avec ses économies personnelles.

— Ah ! c'est trop fort ! exclama-t-elle ; tu pauvais me recommander ton libraire comme un homme exact, ponctuel, et exécutant à la lettre les commandes qu'on lui adresse ; j'ai demandé trois livres et j'en reçois : un..., deux..., trois..., cinq..., six ! Et la note ? Je n'y comprends rien ; j'avais prié de la joindre au paquet. Décidément, l'éditeur de la place du Gouvernement n'aura pas mes félicitations... Louis, je ne puis garder ces livres ; tu les lui renverras ; je n'ai besoin que de ces trois.

La jeune femme en fit deux parts.

M. Calvignac s'approcha, feuilleta les volumes, les examina, parcourut quelques passages par-ci par-là, comme une personne habituée à se rendre compte de l'intérêt d'un ouvrage par quelques appréciations sommaires ; il en mit trois à droite, trois à gauche, et dit fort sérieusement :

Voilà les livres du professeur, voici ceux de l'élève.

La maîtresse du logis ne comprenait pas ; elle reprit :

— L'éditeur n'a pourtant pas pu deviner nos desseins. Je commence à croire que les *djinns* des musulmans ont infiltré quelque puissance dans ma lettre... Sérieusement, Louis, as-tu écrit à ton libraire. ?

— Parfaitement.

— Et tu ne m'en avais rien dit ?

— A quoi bon ?

— Donc, il a reçu à peu près à la même époque une lettre de toi et une autre de moi ?... Il a dû penser que nous étions un charmant ménage, puisque nous laisions nos affaires sans nous consulter.

M. Calvignac sourit en continuant de préparer une cigarette.

— Ce paquet est pour moi une énigme, reprit la jeune femme ; je le répète, je n'y comprends absolument rien.

(La suite prochainement).

coup elle comprit... Elle comprit que, comme elle, les choses revêtaient le deuil du passé.

En une seconde, elle revécut sa vie : son enfance insouciante et rieuse, bercée de caresses sans trouble, sans nuage, sans un chagrin, près de son père et sa mère agenouillés devant elle, l'adorant, lui versant leur tendresse à plein cœur ; sa jeunesse étonnée par les premiers désirs, curieuse et pensive, auréolée par tout ce que sa candeur y mettait de rêve et de soleil... Et l'amour, le mariage, l'amour encore, et le bonheur couronnant ses illusions... l'énivrement des baisers... la naissance d'André, leur allégresse, leurs folies d'enthousiasme !... Son mari, son Jacques ! comme il l'aimait ! comme elle l'aimait ! Que de félicités, que d'exquis, que d'ineffables souvenirs se rattachaient à ces six années d'union !... Mon Dieu ! que tout cela lui paraissait loin dejà ! Pourquoi ?... Oh ! Madeleine se rappelait maintenant !... La catastrophe ! l'écroulement ! Les moindre détails lui en revenaient à l'esprit, se précisaient, se fixaient sur le voile noir qui brusquement s'était étendu entre eux et qui les séparait encore, qui les séparait à jamais !

Un des amis de Jacques s'était pris un beau jour pour elle d'une violente passion, et avait osé la lui avouer, mais avec de tels cris de désespoir et de souffrance que, tout d'abord indignée, révoltée, puis compatissante, et d'ailleurs sûre d'elle-même, elle avait cru devoir ne pas lui refuser l'oubli qu'il implorait, et pouvoir, contre le serment d'un respectueux repentir, lui conserver son amitié. Tout se borna à cette unique tentative de séduction ; mais, habituée à prendre son mari pour confident de toutes ses pensées, Madeleine supporta mal le poids de ce secret qu'elle gardait par devers lui ; elle sentit qu'inévitablement elle le lui dévoilerait, et elle eut peur qu'une confession trop tardive ne fît pas suffisamment éclater son innocence.

Alors dominée par ses alarmes, elle affecta vis-à-vis de l'*autre* une telle froideur, une antipathie si profonde, si marquée surtout, et si maladroite que « le monde », l'horrible monde, se hâta d'y découvrir les indices d'une entente et d'un odieux calcul. Une fois parties en train de médisances, les langues avaient sifflé si bien, si fort que M. Brémond les avait entendues, les avait écoutées.

Une explication avait eu lieu, et ce que Madeleine avait tant redouté s'était produit ; bien qu'il lui eût juré que jamais il n'avait douté d'elle, il avait été ébranlé dans sa foi, dans sa quiétude.

Peu à peu, suscité d'une part par la jalousie, d'autre part par l'amertume d'un méconte immérité, le désaccord était venu : sur une apparence, sur un soupçon éveillé par un enfantillage, il l'avait accusée, outragée, l'avait menacée de récupérer son indépendance.

Bien plus que l'insulte, cette menace l'avait atterrée ; à la fin elle s'était rebellée contre tant d'injustice, elle l'avait pris au mot, et rejetant toute excuse et toute prière, c'était elle, elle, qui avait demandé et obtenu qu'on désassociât leur existence.

A mesure que ce passé ressuscitait en sa mémoire, elle retrouvait toute son énergie. Non certes, elle n'avait pas pardonné, elle ne pardonnerait pas. Et bien que ces quelques lignes, les premières qu'il lui adressait depuis la rupture, lui eussent brisé le cœur, elle se défendait de se montrer accessible à la pitié.

Il l'avait torturée. Pourquoi ne le torturerait-elle pas ?

Son fils était à elle, la loi le lui avait donné ; elle le gardait... pour elle, pour elle seule !

Elle se dressa, plia la lettre, qu'elle glissa dans son corsage.

— A moi, Jacques ! dit-elle tout haut. A moi ! Tu me supplies maintenant... mais je refuse, tu entends, je refuse !

Elle se dirigea sur un petit secrétaire, prépara vivement une feuille et une enveloppe. Mais comme elle cherchait de quelle façon elle allait signifier sa volonté, elle eut une allucination rapide qui la suffoqua, la courba défaillante et mouilla d'une sueur froide son front brûlant.

Elle était dans la chambre de son fils.

Le petit dormait, et pour qu'il ne fut pas troublé dans son sommeil par la clarté de la lampe, elle s'était accotée au lit dont elle maintenait croisés derrière elle les rideaux blancs.

A terre, tout autour de la cheminée, des jouets, toutes sortes de jouets, des cartons, des boîtes entourées de rubans roses, de rubans bleus, et là, au milieu, un homme accroupi... Un homme !... Il se retourna pour atteindre un des jouets...

— Jacques ! Jacques !

Par deux fois Madeleine a prononcé ce nom à voix étouffée ; pourtant elle regarde, inquiète, autour d'elle : ne l'a-t-elle pas crié ?

Elle saisit la plume, trace fébrilement :

« A neuf heures... Je vous attendrai... »

Elle met l'adresse.... puis elle sonne, elle appelle...

— Vite, cette lettre, à la poste... tout de suite...

Et enlevant dans ses bras son enfant qui s'est faufilé derrière la bonne, elle le presse contre elle, éperduement.

(*A suivre.*) Albert Delvallé.

HYGIÈNE PRATIQUE

Encore la propreté [1]

(Suite.)

Ce n'est pas très long de se plonger dans la baignoire chaque matin, comme nos voisins d'Outre-Manche, si frais et si roses — quand ils ne sont pas longs et jaunes ! Lorsque la place n'existe pas pour la baignoire dans l'étroit logement, elle ne saurait manquer pour le tub de caoutchouc qui se roule et s'accroche à un clou quelconque. Au sortir du tub, vite un coup de brosse aux ongles des pieds et des mains, une vaporisation légère sur tout le corps et les cheveux secoués, rejetés en avant et en arrière, afin que l'air passe jusqu'aux racines, puis les tordre, les attacher avec le moins d'épingles possible et de peignes, surtout pas de crépons — nids à microbes, source de démangeaisons — s'habiller rapidement ; en tout une demi-heure.

Ne me démentez pas, essayez ; il faut agir vivement, sans quoi on risque le rhume, car, bien entendu, je ne vous parle que d'eau froide ; vous savez que l'eau chaude au lieu de tonifier la peau la distend et amène les rides — nos ennemies ! L'eau chaude ne doit être employée que pour les yeux ou les parties congestionnées. Une foie habillée, au travail ! Cet ami de la vie, cet empêcheur de sentir les heures lourdes de l'ennui, les heures de la vieillesse marchant vers nous qui courons vers elle, bien involontairement.

Votre situation à toutes veut le travail sans exception. Etes-vous princesse ? vous avez mille occupations malgré vos nombreux serviteurs : vos enfants, votre maison, votre correspondance et enfin j'aime à croire que, placée très haut sur l'échelle sociale, vous savez regarder en bas et tendre votre main douce, pleine de bonne œuvres, vers ceux dont l'espoir est votre luxe, votre dépense quotidienne et la bonté de votre cœur.

Etes-vous mondaine ? vous êtes utile quand même, vos jours emplis d'obligations — semblant vides au prime abord — sont le rouage sur lequel se greffent la fortune des autres, leur gain, leur besogne ; au lever, vous avez des courses, des lettres, des arrangements de fêtes... s'amuser dans la moitié des cas, c'est travailler.

Etes-vous une modeste bourgeoise, une commerçante active ? Oh ! alors la maison, le courrier, le ménage, le devoir envers la famille prend toute la matinée — trop courte toujours.

Etes-vous l'ouvrière ? la brave et courageuse créature qui s'est levée tôt bien que couchée tard, vous, plus que tout autre, asez besoin de l'hygiène saine, car votre longue journée sera de peine et de lassitude. Courbée sur l'ouvrage, les reins pliés, le front penché, comme il vous faut la réaction tonique contre l'anémie ! Vous surtout, après votre toilette, quelque temps qu'il fasse, marchez le front haut, les reins cambrés, allez dans l'air, le vent, la pluie, n'importe, mais activez la circulation de votre sang pour qu'il reste pur et que les combustions intimes se fassent régulièrement.

La nature, au début du monde, ne voulait pas l'inaction, le travail assis occupant sans relâche les heures aux mêmes emplois. La civilisation a créé, par la communauté du travail, la centralisation d'une occupation unique au même individu, elle a maginé — dans un but de perfectionnement — l'épouvantable besogne, jamais variée, assimilant l'être humain à une machine, obligeant la jeune fille par exemple, à ne faire que des boutonnières, une autre à ne créer que des manches, etc...

Quand on songe que la variété du travail repose, occupe d'autres muscles, fait agir d'autres cellules cérébrales, on éprouve une angoisse à penser à cette misère semblable au supplice des Danaïdes.

Seulement, puisque la vie veut la souffrance pour s'ennoblir, puisque le mérite est dans l'acceptation du milieu, dans la volonté soumise à la destinée, dégageons-en le plus de bonheur possible, ô mes sœurs ! par l'emploi des petites joies à notre portée, joies venant de nous, de l'estime de nous, de l'honneur que nous devons faire à ce corps, logement de notre âme immortelle, égale de toutes les autres âmes créées pour l'universel avenir de paix.

Renée d'Anjou.

[1]) Voir le *Pays* du Dimanche n° 204 du 1er Décembre.

Bibliographie

Au Foyer romand, étrennes littéraires pour 1902. Lausanne, Payot et Cie, libraires éditeurs.

La maison Payot publie régulièrement, depuis plusieurs années, ce charmant volu-